

Journal de Roubaix

DIRECTRICE: MADAME VEUVE ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS.....

Nord et limitrophes.....	3 mois, 22.00 ;	6 mois, 40.00 ;	1 an, 78.00
Autres départements.....	» 23.00 ;	» 43.00 ;	» 80.00
Belgique.....	» 25.00 ;	» 48.00 ;	» 90.00
Union Postale: Tarif A.....	» 35.00 ;	» 70.00 ;	» 140.00
Tarif B.....	» 50.00 ;	» 100.00 ;	» 200.00

ANNONCES
REDACTION.....

ROUBAIX.....	63 à 71, Grande-Rue, Tél. 34 et 18.06, Inter. 8.
TOURCOING.....	35, rue Carnot, Tél. 37.
LILLE.....	3, rue Faidherbe, Tél. 57.07.
PARIS.....	13, boulevard des Maitres, Tél. Louvre 09.49.

CHEQUES POSTAUX: 87 LILLE

CHAUSSURES DOLLY
20, Rue de Lancy, 20 ROUBAIX
DU 31 DÉCEMBRE AU 5 JANVIER
VENTE RÉCLAME
ETRENNES
En présentant cette annonce, il vous sera remis **CINQ FRANCS** pour tout achat minimum de 100 francs.

Ce que sera 1931

Ce que sera l'an 1931? Il sera, ami lecteur, ce que tu voudras! Certes, nous ne pouvons rien changer à la marche des événements, mais nous avons le devoir de lutter contre la mauvaise fortune, pour en amoindrir les funestes effets.

L'année qui vient de finir a été, pour nous tous, remplie de difficultés; la crise financière a atteint la plupart des familles, et chacun regarde l'avenir avec inquiétude.

La Bourse a jeté le désarroi dans les affaires et l'on commence à s'apercevoir que la fortune attachée au travail est autrement solide que la fortune des coups de bourse, de la spéculation et du moindre effort.

Le petit commerce est atteint, la grosse industrie travaille pour les stocks, l'ouvrier craint le chômage. C'est la peur partout et cette peur paralyse le pays. Où donc est le remède? Il est en nous.

Nous avons connu, pendant la guerre, l'armée des défaitistes, colportant les nouvelles les plus alarmantes, annonçant la ruine prochaine de nos armées, semant partout le découragement et l'épouvante. Et la guerre nous a appris qu'on ne lutte pas seulement avec des fusils et des canons, et qu'il y a un autre facteur puissant qui concourt à la victoire: c'est le facteur moral. N'est-ce pas l'optimisme et la confiance qui forment l'effort et décuplent les forces du combattant?

En présence de la situation financière actuelle, au milieu des difficultés contre lesquelles nous avons à lutter, haussons notre courage et notre confiance à la hauteur des circonstances. C'est dans la lutte que l'homme se grandit et se fortifie. Que cette lutte s'attache à n'importe quel objet. Gardons-nous de l'optimisme béat qui dispense de l'effort et qui fait les vaincus. Ayons cet optimisme constant qui élève les énergies et permet tous les espoirs.

Faisons la guerre aux défaitistes, à ceux qui annoncent la ruine du pays. Certes, la France victorieuse souffre aujourd'hui d'une crise dont s'alarment les financiers. Les hommes de bon sens nous demandent du calme, de la confiance, du courage et de la persévérance. Accordons-leur tout cela.

La richesse de la France, c'est son sol, il est là; ce sont ses industries, elles sont là; ce sont ses enfants avec le génie de notre race, les ressources de leur esprit, la puissance et la hardiesse de leurs conceptions.

Voilà des richesses suffisantes au maintien de notre crédit et qui dépassent toutes les épreuves financières. Revenons à nos pères qui savaient gagner leur fortune dans l'effort persévérant et qui comptaient sur le travail plutôt que sur la chance.

Gardons les vertus de notre race. Restons dignes du passé. Comptons beaucoup sur nous, et peu sur les autres.

En un mot, aide-toi ami lecteur, et le Ciel t'aidera.

Le Journal de Roubaix.

Les divisions socialistes et l'accord franco-belge

LETTRE DE BRUXELLES

BRUXELLES, 31 DÉCEMBRE 1930.

Ce serait une erreur de croire que les socialistes font bloc derrière M. Vandervelde pour arriver à la suppression du traité franco-belge. Sans doute, la place considérable que le leader socialiste occupe dans son parti induit en erreur les journalistes étrangers qui condamnent bruyamment le dit traité. Parce que M. Vandervelde a parlé, ils s'imaginent volontiers que tous les socialistes disent « Amen ». Rien n'est plus faux. Il y a beaucoup de socialistes qui restent partisans de l'accord franco-belge, malgré M. Vandervelde.

M. Branquart, député socialiste de Soignies, par exemple. Pourquoi, se demande-t-il, dans le JOURNAL DE CHARLEROI, la France et la Belgique conclurent-elles « une pauvre petite union défensive »? Et il répond: « Parce que l'Amérique et l'Angleterre, après avoir promis d'être aux côtés de la France et de la Belgique si l'Allemagne les attaquait encore, refusèrent d'avancer dans la suite leurs promesses. La pauvre France et nous, ajointe M. Branquart, restâmes le bec dans l'eau. »

Le député socialiste de Soignies admet fort bien que « l'accord franco-belge — qui suivit « deux reniements de parole peu reluisants — a pour conséquence d'inévitables rapports entre les militaires des deux pays ».

Et M. Branquart de conclure: « ...Nous héritons à nous découvrir sans avoir la certitude qu'il n'y a plus de danger... Toujours victimes et jamais assaillants. On n'a pas le droit de doter de nous. Et si par hasard nous sommes une colonie anglaise, qu'on nous le dise! »

Le coup est dur. Les journalistes anglais qui veulent nous imposer leurs vues ne sont pas avec eux. Mais M. Vandervelde lui-même va le leur dire à son tour.

Nous avons dit ici même qu'il ne fallait voir dans son article que le désir de créer au Gouvernement des difficultés et que M. Vandervelde était loin de s'attendre au retentissement international d'un écrit destiné uniquement, dans sa pensée, à faire glisser M. Jaspard et ses collègues. En effet, M. Vandervelde a été un chaud partisan du traité franco-belge qu'il voudrait déchirer aujourd'hui.

Il y a trois ans, comme on lui demandait à la Chambre si — remarquez la similitude de la question avec le problème posé aujourd'hui — si l'accord militaire franco-belge était compatible avec le traité de Locarno, M. Vandervelde répondit: « Loin de se contredire, l'accord franco-belge et le pacte de garantie se complètent; celui-ci précise celui-là; l'un et l'autre tendent au même but; l'un et l'autre sont conformes au pacte de la Société des Nations. Ils n'ont rien de commun avec les alliances militaires et les groupements de puissances étrangères; ils constituent, au contraire, des étapes vers la réalisation intégrale de la formule de Genève: arbitrage, sécurité, désarmement. »

C'est clair et précis. Y a-t-il quelque chose de changé en Europe ou en Belgique pour motiver la volte-face de M. Vandervelde? Qui oserait le dire? Et à ceux qui penseraient que M. Vandervelde était peut-être il y a trois ans, moins bien documenté qu'aujourd'hui, nous répondrons que M. Vandervelde était alors au confluent de toutes les idées internationales, puisqu'il était ministre des Affaires étrangères et représentant officiel de la Belgique à la Société des Nations. Et s'il faut encore un argument pour montrer que M. Vandervelde en 1930 n'est pas du même avis que M. Vandervelde en 1927, rappelons qu'elle est de lui encore cette réflexion: « Rien de plus légitime que de permettre aux deux états-majors français et belge de s'approcher pour étudier la coopération militaire. »

(De notre correspondant particulier)

BRUXELLES, 31 DÉCEMBRE 1930.

Le général Gouraud sort de la clinique des Frères de Saint-Jean de Dieu.

Paris, 31 décembre. — Depuis cinq jours, le général Gouraud lutte contre la mort. Hélas! l'issue de cette bataille est livrée d'avance. Il n'y a plus d'espoir.

La forte constitution du vainqueur de la Marne a pu résister beaucoup plus longtemps que ses médecins eux-mêmes ne le supposaient. Mais les forces humaines ont des limites et celles du grand soldat sont totalement épuisées.

A quatre heures du matin, le docteur Fontaine quitte le chevet du maréchal Joffre. Il déclare à la Presse: « Le cœur faiblit de plus en plus; l'issue fatale peut ne pas se produire, cependant, avant quelques heures. »

A 6 h. 30, on communique le bulletin suivant: « Malgré quelques alertes respiratoires, la nuit a été calme. Le malade, qui conserve sa connaissance, s'affaiblit visiblement. Le pouls augmente de fréquence. La tension artérielle diminue. »

Les visites

Le colonel Fabry, arrivé le premier au chevet du glorieux soldat, quitte la clinique à 9 heures.

« Le maréchal est très changé, déclare-t-il. Je crois, cette fois, que c'est la fin. Mais quel homme extraordinaire, ajoute-t-il avec admiration: la lutte qu'il livre contre la mort depuis cinq jours, l'a complètement épuisé. Mais, par instants, sa lucidité paraît entière. Ce matin, il a absorbé un verre d'eau sucrée. Comme on demandait au colonel Fabry si l'issue fatale est considérée comme imminente, il répondit simplement: « Je vais revenir tout à l'heure; j'espère qu'il ne sera pas trop tard. »

M. Barthou, qui est resté près de trois quarts d'heure au chevet du maréchal Joffre, déclare en quittant la clinique: « Depuis ma visite d'hier, j'ai constaté que le maréchal s'était grandement affaibli. Ce matin, il a néanmoins reconnu la maréchale. Pour éviter toute fatigue, les médecins interdisent toute visite. En ce qui me concerne, je suis autorisé à le voir à titre exceptionnel, non seulement en ma qualité de ministre de la Guerre, mais comme son vieil ami. »

Cependant que devant la maison de santé la foule devient dense, les personnalités continuent à venir prendre des nouvelles du maréchal et signer le registre.

Un pen après 9 heures, le service d'ordre est renforcé pour dégager l'entrée de la clinique. Parmi les premiers arrivants, on

remarque: MM. Steeg, président du Conseil; Chiappe, préfet de police; de Castellane, président du Conseil municipal; Leygues, ministre de l'Intérieur; Quinones de Léon, Millebrand, Moncelle, Alcide Delmont, le maréchal Pétain, le général Raguenau, etc.

De nombreux télégrammes sont adressés à la maréchale Joffre

De nombreux télégrammes sont parvenus de nouveau ce matin, à la clinique, exprimant à

la maréchale Joffre, la douleur sympathique et la profonde anxiété des principales personnalités du monde entier. Ils émanent, notamment de lady Haig, du groupe américain, de l'armée et de la marine, de groupements d'anciens combattants d'Europe et des Etats-Unis, ainsi que d'amis du maréchal et de personnes anonymes.

D'autre part, le général Colin, président des Anciens de la division de fer, a adressé à la maréchale Joffre le télégramme suivant: « Division de fer, groupant toutes les Associations d'anciens combattants, 11^e division, 20^e corps, suit avec intense émotion nouvelles santé maréchal. Veut conserver quand même espoir qu'elle se permet d'exprimer respectueusement à M^{lle} la Maréchale, en l'assurant de son indéfectible souvenir. »

Une délégation de l'Union nationale des amputés arrive à la clinique

A 10 h. 45, une délégation de l'Union nationale des amputés des armées de terre et de mer arrive, drapeau en tête, à la clinique. Au nom de tous ses camarades, le président de ce groupement a exprimé lui-même à la maréchale la profonde anxiété des Anciens combattants et leur fidèle attachement au vainqueur de la Marne.

Le pouls faiblit

Les professeurs Leriche et Faure et le docteur Fontaine quittent la clinique des Frères de Saint-Jean de Dieu, à 11 h. 45. Questionnés, ils répondent: « Nous reviendrons dans une heure; on ne peut rien dire, c'est toujours la même chose: état stationnaire. »

Le docteur Boulin sort à 12 h. 45 de la maison de santé des Frères de Saint-Jean de Dieu et déclare qu'il ne sera pas donné de communiqué au début de l'après-midi.

« Le malade, dit-il, a traversé des crises de demi-conscience. Le pouls flanche. Il n'est plus ce qu'il était hier. La tension artérielle est de 13,8, ce qui, normal chez toute autre personne, marque un état de faiblesse chez le maréchal, dont la tension artérielle était plus élevée. »

M. Albert Sarraut, qui avait rendu visite à la maréchale Joffre, avait donné, quelques instants auparavant, les mêmes précisions.

La vitalité du maréchal

A 13 h. 15, le colonel Demazes, officier d'ordonnance du maréchal Joffre, à la sortie de la clinique de la rue Oudinot, a fait des déclarations identiques à celles du docteur Boulin et à celles de M. Sarraut, en précisant que, dans la matinée, le maréchal réclamait à boire. L'un des médecins voulut lui faire absorber du lait avec une petite cuiller, mais que le malade, témoignait d'une vitalité inouïe, prit des mains de l'infirmier le verre de lait et l'absorba en partie.

L'état reste très grave

La foule stationne encore beaucoup plus nombreuse que ces jours derniers devant la maison de santé des Frères de Saint-Jean de Dieu.

Le temps sec permet des stationnements plus prolongés. Les visites se poursuivent nombreuses. C'est vers 15 heures, M. Bonnevoy-Sibour, préfet de Seine-et-Oise, puis, quelques instants après, M. Paul Painlevé, ministre de l'Aéronautique.

A 15 h. 30, le docteur Fontaine qui était au chevet du maréchal depuis assez longtemps, sort de la clinique.

« Pour l'instant, déclare-t-il, le maréchal va bien; il est déconcertant par sa force de résistance. Il a traversé, vers 13 heures, une nouvelle crise qui n'a pas laissé de traces. Tout pronostic est réservé, son état reste très grave. »

A 15 h. 45, un prêtre bouddhiste, de nationalité lettone, vêtu d'une longue robe de vare rouge, les reins ceints d'un chapel

L'extraordinaire résistance du maréchal Joffre déconcerte les médecins qui le soignent

CEPENDANT SON AFFAIBLISSEMENT GÉNÉRAL S'ACCENTUE

L'univers étonné et la France pieusement attentive suivent les péripéties de ce drame poignant: la résistance opposée à la mort, depuis près de cinq jours, par le maréchal Joffre.

Avec une vigueur sereine, aux retours inattendus qui déconcertent les pronostics de tous, le vainqueur de la Marne triomphe momentanément de son mal. Sa rude ascendance de terriens catalans revêt dans ses muscles; sa sérénité impavide considère le trépas sans faiblir; il attend, en pleine lucidité, le mot du destin.



LE GÉNÉRAL GOURAUD SORT DE LA CLINIQUE DES FRÈRES DE SAINT-JEAN DE DIEU

La matinée

Paris, 31 décembre. — Depuis cinq jours, le maréchal Joffre lutte contre la mort. Hélas! l'issue de cette bataille est livrée d'avance. Il n'y a plus d'espoir.

La forte constitution du vainqueur de la Marne a pu résister beaucoup plus longtemps que ses médecins eux-mêmes ne le supposaient. Mais les forces humaines ont des limites et celles du grand soldat sont totalement épuisées.

A quatre heures du matin, le docteur Fontaine quitte le chevet du maréchal Joffre. Il déclare à la Presse: « Le cœur faiblit de plus en plus; l'issue fatale peut ne pas se produire, cependant, avant quelques heures. »

A 6 h. 30, on communique le bulletin suivant: « Malgré quelques alertes respiratoires, la nuit a été calme. Le malade, qui conserve sa connaissance, s'affaiblit visiblement. Le pouls augmente de fréquence. La tension artérielle diminue. »

Les visites

Le colonel Fabry, arrivé le premier au chevet du glorieux soldat, quitte la clinique à 9 heures.

« Le maréchal est très changé, déclare-t-il. Je crois, cette fois, que c'est la fin. Mais quel homme extraordinaire, ajoute-t-il avec admiration: la lutte qu'il livre contre la mort depuis cinq jours, l'a complètement épuisé. Mais, par instants, sa lucidité paraît entière. Ce matin, il a absorbé un verre d'eau sucrée. Comme on demandait au colonel Fabry si l'issue fatale est considérée comme imminente, il répondit simplement: « Je vais revenir tout à l'heure; j'espère qu'il ne sera pas trop tard. »

M. Barthou, qui est resté près de trois quarts d'heure au chevet du maréchal Joffre, déclare en quittant la clinique: « Depuis ma visite d'hier, j'ai constaté que le maréchal s'était grandement affaibli. Ce matin, il a néanmoins reconnu la maréchale. Pour éviter toute fatigue, les médecins interdisent toute visite. En ce qui me concerne, je suis autorisé à le voir à titre exceptionnel, non seulement en ma qualité de ministre de la Guerre, mais comme son vieil ami. »

Cependant que devant la maison de santé la foule devient dense, les personnalités continuent à venir prendre des nouvelles du maréchal et signer le registre.

Un pen après 9 heures, le service d'ordre est renforcé pour dégager l'entrée de la clinique. Parmi les premiers arrivants, on

remarque: MM. Steeg, président du Conseil; Chiappe, préfet de police; de Castellane, président du Conseil municipal; Leygues, ministre de l'Intérieur; Quinones de Léon, Millebrand, Moncelle, Alcide Delmont, le maréchal Pétain, le général Raguenau, etc.

De nombreux télégrammes sont adressés à la maréchale Joffre

De nombreux télégrammes sont parvenus de nouveau ce matin, à la clinique, exprimant à

la maréchale Joffre, la douleur sympathique et la profonde anxiété des principales personnalités du monde entier. Ils émanent, notamment de lady Haig, du groupe américain, de l'armée et de la marine, de groupements d'anciens combattants d'Europe et des Etats-Unis, ainsi que d'amis du maréchal et de personnes anonymes.

D'autre part, le général Colin, président des Anciens de la division de fer, a adressé à la maréchale Joffre le télégramme suivant: « Division de fer, groupant toutes les Associations d'anciens combattants, 11^e division, 20^e corps, suit avec intense émotion nouvelles santé maréchal. Veut conserver quand même espoir qu'elle se permet d'exprimer respectueusement à M^{lle} la Maréchale, en l'assurant de son indéfectible souvenir. »

Une délégation de l'Union nationale des amputés arrive à la clinique

A 10 h. 45, une délégation de l'Union nationale des amputés des armées de terre et de mer arrive, drapeau en tête, à la clinique. Au nom de tous ses camarades, le président de ce groupement a exprimé lui-même à la maréchale la profonde anxiété des Anciens combattants et leur fidèle attachement au vainqueur de la Marne.

Le pouls faiblit

Les professeurs Leriche et Faure et le docteur Fontaine quittent la clinique des Frères de Saint-Jean de Dieu, à 11 h. 45. Questionnés, ils répondent: « Nous reviendrons dans une heure; on ne peut rien dire, c'est toujours la même chose: état stationnaire. »

Le docteur Boulin sort à 12 h. 45 de la maison de santé des Frères de Saint-Jean de Dieu et déclare qu'il ne sera pas donné de communiqué au début de l'après-midi.

« Le malade, dit-il, a traversé des crises de demi-conscience. Le pouls flanche. Il n'est plus ce qu'il était hier. La tension artérielle est de 13,8, ce qui, normal chez toute autre personne, marque un état de faiblesse chez le maréchal, dont la tension artérielle était plus élevée. »

M. Albert Sarraut, qui avait rendu visite à la maréchale Joffre, avait donné, quelques instants auparavant, les mêmes précisions.

La vitalité du maréchal

A 13 h. 15, le colonel Demazes, officier d'ordonnance du maréchal Joffre, à la sortie de la clinique de la rue Oudinot, a fait des déclarations identiques à celles du docteur Boulin et à celles de M. Sarraut, en précisant que, dans la matinée, le maréchal réclamait à boire. L'un des médecins voulut lui faire absorber du lait avec une petite cuiller, mais que le malade, témoignait d'une vitalité inouïe, prit des mains de l'infirmier le verre de lait et l'absorba en partie.

L'état reste très grave

La foule stationne encore beaucoup plus nombreuse que ces jours derniers devant la maison de santé des Frères de Saint-Jean de Dieu.

Le temps sec permet des stationnements plus prolongés. Les visites se poursuivent nombreuses. C'est vers 15 heures, M. Bonnevoy-Sibour, préfet de Seine-et-Oise, puis, quelques instants après, M. Paul Painlevé, ministre de l'Aéronautique.

A 15 h. 30, le docteur Fontaine qui était au chevet du maréchal depuis assez longtemps, sort de la clinique.

« Pour l'instant, déclare-t-il, le maréchal va bien; il est déconcertant par sa force de résistance. Il a traversé, vers 13 heures, une nouvelle crise qui n'a pas laissé de traces. Tout pronostic est réservé, son état reste très grave. »

A 15 h. 45, un prêtre bouddhiste, de nationalité lettone, vêtu d'une longue robe de vare rouge, les reins ceints d'un chapel

de corail, vient à son tour s'inscrire. Il déclare qu'il vient apporter au maréchal l'hommage de toute la nation lettone.

La faiblesse du cœur augmente

La journée se poursuit au milieu d'alternatives diverses. Néanmoins, des divers renseignements recueillis auprès des personnes qui ont approché le maréchal, il ressort que sa faiblesse continue à s'accroître.

« Le maréchal, a déclaré le docteur Boulin, à 18 heures, en quittant la clinique, est assis sur son lit, soutenu par des oreillers, la faiblesse de son cœur continuant à augmenter. Il s'alimente légèrement de lait et d'orangeade. D'autre part, nous le soulevons de tous les moyens médicaux possibles. Jusqu'à quand pourra-t-il tenir? On ne peut le prévoir. Il nous a déjà étonnés tous. »

Et pendant ce temps, les visites se poursuivent, notamment celles de Mgr Baudrillard, recteur des Facultés catholiques, la maréchale Foch, l'amiral Guépratte et de M. Millierand, ancien président de la République, qui sont venus s'entretenir quelques instants avec le professeur Leriche.

Le bulletin de santé de 19 heures

A 19 heures, l'état-major du maréchal Joffre communique le bulletin de santé suivant: « L'après-midi s'est passée dans le calme. Le malade s'est reposé et s'est légèrement alimenté. Sa respiration est plus régulière que ce matin. Le pouls est bon à 110. La température est de 37,2. Légère albuminurie. Etat local du moignon tout à fait satisfaisant. »

Le malade résiste

Le genre du maréchal Joffre, M. Lafitte, sortant de la clinique, nous a dit: « Nous ne voyons rien prévoir. Le maréchal est toujours dans le même état. Il résiste. Quelques minutes avant 20 heures, alors que M. Politis, ministre de Grèce, et le général Weygand viennent prendre des nouvelles du maréchal Joffre, le professeur Leriche quitte la clinique. Il ne veut faire aucune déclaration, mais, comme on lui demande si

le maréchal verra la nouvelle année, il se borne à déclarer: « Nous l'espérons, mais, malgré cela, la situation reste très grave. »

Il se fait même raser

A 20 h. 05, le capitaine de Saint-Cernin, officier d'ordonnance de l'état-major, quitte la clinique de la rue Oudinot et déclare à quelques journalistes: « Je vais vous annoncer un fait exceptionnel: Le malade qui, à 19 h. 30, avait fait demander son coiffeur, vient effectivement de se faire raser. Tout paraît s'améliorer. Son état est normal. »

Le maréchal passera la nuit

Le maréchal Joffre continue à étonner par sa vitalité au dire de ses médecins et de son entourage.

M. Barthou est venu dans la soirée aux nouvelles et s'entretenant familièrement à sa sortie avec les journalistes le déclare: « Je n'ai pas vu le maréchal, mais les renseignements qu'on m'a fournis ne sont pas absolus dans leur pessimisme. La robuste constitution du malade réserve continuellement aux médecins des surprises et des reprises. De longues heures peuvent passer ainsi. »

Enfin un peu avant 23 h., le colonel Demazes, chef d'état-major du maréchal a déclaré, traduisant ainsi l'opinion des docteurs Boulin et Fontaine: « Le maréchal a bu du lait, sa tension artérielle a un peu remonté. Dès maintenant on peut envisager la nuit sans inquiétude. »

Le colonel Demazes a ensuite confirmé la venue d'un coiffeur qui a rasé la barbe du maréchal. Le malade s'est ensuite assoupli.

UNE JEUNE FILLE TENTE DE TUER SA MÈRE A COUPS DE MARTEAU

Paris, 31 décembre. — M^{lle} Suzanne Reynard, 37 ans, sans profession, demeurant avec sa mère, 32, rue Elie-Du-Roi, a tenté de tuer cette dernière, ce matin, en la frappant à la tête à coups de marteau. M^{lle} Reynard a été admise à l'hôpital Tenon, dans un état assez grave. M^{lle} Reynard a été assignée à la disposition du commissaire de Belleville. Elle a déclaré qu'elle avait tenté de tuer sa mère pour se suicider ensuite, toutes deux étant malheureuses.

Un cambrioleur est « descendu » par une femme

Paris, 31 décembre. — Dans le box de la 13^e chambre correctionnelle, hier, un grand garçon blond aux larges épaules se tenait debout, l'air penaud. A la barre des témoins, une femme jeune et gentille, mais petite, avec des yeux brillants et des dents d'une blancheur enfantine, racontait timidement, quoique avec précision, son histoire: « Je m'appelle Geneviève Grandjean, dit-elle, et j'habite à l'hôtel, 82, rue des Gravilliers. Il y a une quinzaine de jours, je m'étais endormie dans ma petite chambre quand, vers quatre heures du matin, j'entendis un léger bruit. Ma porte venait de s'ouvrir, et ce grand bonhomme-là qui se nomme Gustave Beaumerielle, m'a-t-on dit — elle montrant le précédent dans son box — est entré une lampe électrique à la main, dont il projeta la lueur vers le plafond, pour éclairer toute la pièce. J'ai gardé les paupières à demi fermées, et j'ai observé ce qu'il faisait. Figurez-vous qu'il venait fouiller dans mon armoire! »

« Alors? Je vous demande pardon de l'expression, mon président, mais je lui ai sauté sur le paletot! »

— Ensuite?

— Je lui ai mordu le bras.

— Et puis?

— Je lui ai envoyé mon poing dans la figure.

« C'est tout? »

« Non. Je l'ai ceinturé et je l'ai poussé dehors. Nous avons roulé tous les deux dans l'escalier et quand nous sommes arrivés en bas, je lui ai immobilisé les jambes en attendant l'arrivée du concierge. Il a essayé de m'étrangler. Alors je lui ai donné un coup de dent dans le nez et j'ai serré jusqu'à ce qu'on l'arrête. Voilà! »

Le président écoutait ce récit avec une stupeur admirative. Il félicita la jeune femme de son étonnant sang-froid, de son courage et de sa vigueur. Visiblement, le magistrat, comme on dit, s'en revenait pas. Il fit poser une question: « Quelle est votre profession, dit-il. »

« Avec la plus parfaite simplicité, la jeune femme répondit: « Je suis artiste, monsieur. Je fais de la lutte. »

« Ah! je comprends: c'était un match. Eh bien! vous pouvez dire que vous avez gagné un beau combat. »

« Oui, d'autant plus que Beaumerielle m'avait frappée au ventre, et que c'est un coup défendu. »

« Bravo, madame. L'inculpé, qui digérait mal son échec, ne disait mot. Mais son casier judiciaire paraît pour lui... « contre lui », serait plus exact. Malgré une plaidoirie de M^e Hénardet, Beaumerielle fut condamné à cinq ans de prison et dix ans d'interdiction de séjour. »

Les catastrophes de 1930

Des calamités de tous genres ont éprouvé toutes les régions du monde au cours de l'année qui vient de s'écouler. On peut dire que cette année a été semée d'événements catastrophiques qui ont coûté de nombreuses vies humaines. Tremblements de terre, éruptions de volcans, cyclones, tempêtes, inondations, orages, naufrages, éboulements, explosions, incendies, ont été les accidents quotidiens de l'air et de la route, accidents de chemin de fer, elle a connu les sinistres les plus divers et les plus meurtriers.

Nous ne doutons pas que si quelqu'un avait la patience de relayer au jour le jour le nombre des morts causés par cette série épouvantable d'événements, sans oublier les accidents quotidiens de l'air et de la route, il arriverait à un total impressionnant.

Nous énumérons brièvement ci-dessous les plus meurtriers de ces catastrophes.

La France a été éprouvée dans les premiers jours du mois de mars par des inondations qui ravagèrent tout le bassin de la Garonne et furent un véritable désastre national. Trois cents morts, des centaines de maisons écroulées, des milliers de familles sans abri, les campagnes ravagées, plus d'un milliard de dégâts: tel est le lamentable bilan de ces terribles inondations, qui furent marquées par des scènes déchirantes et aussi par des actes sublimes de dévouement, et qui provoquèrent dans tout le pays un beau mouvement de solidarité envers les populations éprouvées que le Président de la République tint à aller reconforter. La souscription nationale ouverte en faveur des sinistres rapporta plus de soixante millions.

C'est encore par les éléments déchaînés que de nombreux foyers bretons furent endeuillés en septembre. La tempête qui ravagea les côtes bretonnes commit certes, moins de dégâts que les inondations du Sud-Ouest mais elle fut presque aussi meurtrière. Deux cent sept pêcheurs partis vers le large ne sont pas revenus.

Le 6 septembre une explosion à la poudre d'Auboué, près de Nancy causa la mort de 10 ouvriers occupés à l'emballage des poudres.

Une émotion considérable, encore que les victimes ne fussent pas des Français, fut causée par la destruction du dirigeable anglais « R-101 ». Le 5 octobre, l'immonde vaisseau arien en route vers les Indes s'est écrasé sur le sol près de Beauvais, et en peu d'instants a été complètement détruit par un incendie. De ses débris calcinés 48 passagers et membres de l'équipage ont été retirés carbonisés. Parmi eux se trouvait Lord Thompson, ministre de l'Air britannique.

Signations encore le déraillement de l'express Genève-Bordeaux près de Pérignieux, qui causa le 29 octobre la mort de 18 voyageurs et enfin l'épouvantable d'une partie de la colline de Fourvière à Lyon le 13 novembre. Sous